

Le Misanthrope OU Narcisse et le désirable

par Christophe Barbier



Narcisse sous tous les masques... (Photo Ben Dumas)

Il y a plusieurs erreurs à ne pas commettre quand on monte *Le Misanthrope*, sans nul doute l'une des plus grandes, l'une des plus profondes pièces de Molière, avec *Le Tartuffe*, *L'École des Femmes* et *Don Juan*. La première est de considérer Célimène comme une coquette, une séductrice écervelée, une jeune femme à la

cuisse légère. Célimène est en fait une jeune veuve, qui a tout connu de la vie et des hommes et veut profiter désormais de sa liberté et de sa fortune, pour s'imposer dans la société, obtenir le maximum de pouvoir, être le centre des attentions. *Le Misanthrope* est une pièce non sentimentale, mais sociale – presque politique.

La deuxième erreur est de penser qu'Alceste est sympathique, que sa recherche de la plus parfaite sincérité est une philosophie courageuse, estimable. En réalité, ce misanthrope est un intégriste, et suivre ses préceptes rendrait toute vie en société infernale. Un minimum de courtoisie, c'est-à-dire avec une once d'hypocrisie, est indispensable pour éviter la violence dans les rapports humains. Certes, il faut combattre la flagornerie et l'insincérité excessive ; certes, il faut essayer d'être courageux dans ses opinions, mais le devoir de ne pas mentir doit s'accompagner de l'impératif de ne pas blesser. En fait, la philosophie d'Alceste doit être considérée comme un idéal périlleux, une pureté dangereuse : on peut tendre vers lui, mais l'atteindre, ce serait créer un enfer. La troisième erreur, enfin, est de considérer qu'Oronte est un imbécile, alors que ce fat aspire sincèrement à l'amitié d'Alceste et à l'amour de Célimène. De même, les deux marquis, Acaste et Clitandre, ne sont pas des godelureaux stupides, mais des courtisans au projet politique arrêté : marcher sur les autres pour s'élever dans la société aristocratique.



Célimène, désirable et détestable... Parfaite Chloé Lambert. (Photo Ben Dumas)

Au théâtre du Ranelagh, magnifique écrin de bois, la version mise en scène par les deux acteurs principaux, Chloé Lambert et Nicolas Vaude, évite toutes ces ornières. Elle offre une vision fort juste de la pièce de Molière, doublée d'une audace esthétique payante. Le décor conçu par Thibault Ameline propose des miroirs omniprésents, car tous les personnages sont ici narcissiques, à commencer par Alceste, si enivré par le reflet de son propre malheur, quand il se mire dans les flaques de l'injustice, de la corruption et de la lâcheté. Il y a aussi les couleurs d'une fête, presque disco, qui montre toute la vanité des plaisirs de la cour. Ce n'est pas un Alceste qui ruinera cela, mais une révolution...

Chloé Lambert campe à merveille une Célimène qui agit avec son cerveau autant qu'avec son corps, cérébrale autant que charmeuse. Elle parvient à être désirable et détestable, ce qui est tout à fait le personnage. Célimène ne cède rien, même quand sa duplicité est démasquée. Elle continuera, en abusant d'autres victimes complaisantes, le même projet ambitieux; hors de question pour elle d'accompagner Alceste en son désert ni de se soumettre aux marquis.

Nicolas Vaude, passée la fébrilité des premières représentations, a tout pour exprimer la noirceur, mais aussi l'égoïsme d'Alceste. Ce personnage ne veut pas améliorer le monde, il veut le détruire. Il l'avoue d'ailleurs, quand on l'interroge sur les limites de sa haine du genre humain : « Non, elle est générale, et je hais tous les hommes. / Les uns, pour être méchants et malfaisants. / Les autres pour être, aux méchants, complaisants. »

Pierre Val, toujours juste, confère à Oronte l'humanité qu'il faut pour que son ridicule ne le rende pas haïssable, mais proche de nous. Qui n'a pas, maladroitement, tenté de briller en se prenant pour ce qu'il n'est pas ? Arthur Sonhador et Raphaël Duléry, les deux marquis, s'extirpent de la caricature des godelureaux pour montrer à quel point leur parcours est tactique, faisant leur cour comme ils vont à la Cour: pour s'élever dans la société – la concupiscence est le masque de l'ambition.



Et si Philinte avait raison? le solide Laurent Natrella. (Photo Ben Dumas)

Laurent Natrella, enfin, est un excellent Philinte, rôle clef qui est comme la quille du bateau. Non seulement Philinte a raison dans sa leçon de tolérance et de modération, mais il dégage aussi la vraie voie du bonheur en son union apaisée avec

Eliante : celle de l'amour humble, qui offre plus qu'il n'exige. Après Hervé Briaux l'an passé, voici le deuxième Philinte de haute qualité : et si c'était lui, le personnage principal, celui qu'il faut écouter ? Vivre ensemble, nous dit-il en sa placide et modeste sagesse, c'est vivre avec les autres en société et vivre pour l'autre en amour.